

Zeitschrift: Bulletin technique de la Suisse romande
Band: 65 (1939)
Heft: 15

Artikel: Les étapes de l'architecture du XIXe siècle en Suisse
Autor: Virieux, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-50009>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les étapes de l'architecture du XIX^e siècle en Suisse,

par EDMOND VIRIEUX, architecte cantonal, à Lausanne.¹

(Suite et fin.)²

Styles archéologiques.

On vient de voir les formules gothiques et celles de la Renaissance inspirer alternativement les architectes dès avant le milieu du siècle.

Il était normal qu'après avoir exploité à fond ces deux types de l'art de bâtir, on en ait mis d'autres à contribution. Il suffit dès lors, pour faire figure de novateur, d'adopter pour une église, non plus le gothique, mais des formes romanes ou byzantines. Les styles orientaux même furent imités.

La Suisse, comme le reste de l'Europe, se couvrit alors d'un échantillonnage de tous les genres : vaste exposition rétrospective de l'art de bâtir aux époques les plus diverses.

Lorsqu'on fut remonté jusqu'aux premiers types des basiliques, que Ravenne fut fourni le sujet de maintes contrefaçons, et qu'à son tour ce fonds fut épuisé, on s'attaqua à des périodes plus récentes.

Mais avant d'examiner les dernières architectures qui naîtront de l'imitation de formes anciennes, il faut mentionner encore une intéressante tentative pour rappeler le gothique à la vie. Non point cette fois-ci en en copiant servilement les formes extérieures et décoratives, mais en s'inspirant plutôt de ses principes essentiels.

Car, à côté des raisons sentimentales et d'ordre pittoresque qui ont valu au gothique son renouveau de faveur au dix-neuvième siècle, il faut compter aussi ses grands principes de logique dans la construction, dans l'emploi des matériaux et dans la parfaite adaptation de tous les membres à la fonction.

Il peut sembler, en outre, que la carrière du gothique ait été brutalement interrompue par l'introduction fort artificielle de la manière italienne au nord des Alpes. Et cela au moment où le style du moyen âge, encore en pleine force et vitalité, était susceptible de s'adapter avec toute la souplesse désirable aux formes nouvelles de la civilisation.

Il y aurait donc lieu de reprendre les choses où elles en étaient au quinzième siècle dans nos contrées, c'est-à-dire d'adopter les principes du système gothique, pour les mettre au service des besoins modernes.

Cette thèse fut brillamment défendue par Gustave Gull, professeur à l'Ecole polytechnique de Zurich. Non pas dans son Musée National à Zurich, peut-être, œuvre de jeunesse, conçue un peu comme un décor pour exposer des objets anciens, mais dans de nombreux édifices, dont les bâtiments administratifs de la Ville de Zurich, à l'Uraniastrasse, sont peut-être les plus caractéristiques.

Bien que leur conception d'ensemble et leur plastique de détail s'apparentent à certains ouvrages de la fin du moyen âge, ils répondent cependant fort bien aux nécessités d'une administration moderne. L'intérieur est rationnellement distribué, la disposition des plans est claire, et les locaux bien disposés.

Les nombreux groupements qui, vers la fin du siècle dernier, s'appliquaient à redonner vie aux traditions locales accueillirent avec beaucoup de faveur ce néo-gothique.

Combiné avec certains éléments empruntés à nos monuments de la Renaissance, ce genre prétendit au titre de « style vieux suisse ». L'exposition de Genève avec son « village suisse », sorte de reconstitution archéologique, avait eu le plus grand succès. Il n'en fallut pas davantage pour le faire adopter dans le pays tout entier pour nos Musées, nos Hôtels de ville, nos écoles ou nos villas.

Ainsi on retombait une fois de plus à une imitation de formes anciennes, dont on ne tarda pas à se lasser d'ailleurs pour chercher autre part de nouveaux exemples.

¹ Nous sommes redevables à l'obligeance du Comité central de la Société suisse des ingénieurs et des architectes, de l'autorisation de reproduire cette remarquable étude extraite de l'ouvrage jubilaire *100 Jahre - S. I. A.*

Réd.

² Voir *Bulletin technique* des 1^{er} et 15 juillet 1939.

Mais le magasin des modèles était à peu près épuisé. Aussi essayait-on de s'adresser à la nature directement. Les formes végétales furent mises à contribution. Les lignes se firent onduleuses et souples, la plastique décorative imita aussi habilement que possible le fouillis du feuillage. Tentative sans lendemain, dont il faut chercher l'origine à l'étranger, chez Ruskin peut-être, et qui porta le titre de Modern'style.

Mais il restait encore un genre à imiter : le rococo germanique dans ses formes provinciales, on pouvait presque dire campagnardes, tel qu'on le voit en Suisse et dans l'Allemagne du Sud : dégénérescence du style de la basse Renaissance italienne, dont l'œuvre de Borromini est le type achevé. Cette lourde décoration ampoulée est fort éloignée du genre « rocaille », si fin, que les Français eurent d'ailleurs le bon goût de réserver à l'ornement des intérieurs.

Bien peu d'œuvres intéressantes sont nées de cette tentative. Peut-être la gare de St-Gall¹ en est-elle la plus significative : la plastique de détail n'a pas cette lourdeur pâteuse qui défigure tant d'autres bâtisses de la même école. Les sinuosités du plan de la façade offrent des jeux d'ombre et de lumière, caractéristiques du genre.

Genre que la Suisse allemande seule adopta, tandis que la Suisse française, directement influencée par l'Ecole de Paris, pratiquait le « style Beaux-Arts », sorte de classicisme dégénéré, dont le nouveau Musée de Genève² est le type achevé.

Peut-être ce retour aux formes bâtarde de l'art classique prépara-t-il favorablement le terrain à une juste compréhension de l'esprit classique, dans ses formes les plus élevées.

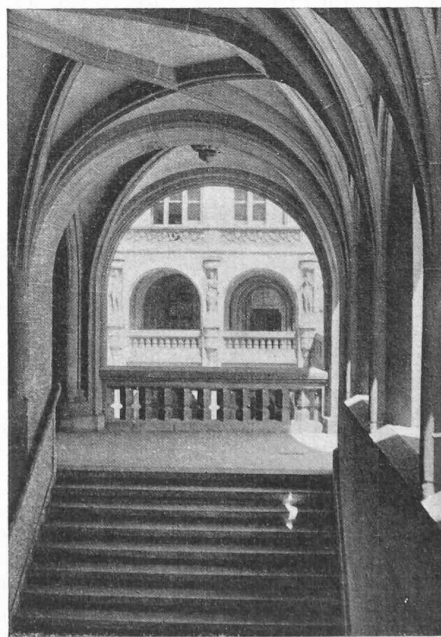
Quoi qu'il en soit, peut-être avant la guerre de 1914, un professeur de Karlsruhe, Ostendorf, préconisa l'adoption des principes d'ordre, d'équilibre et de simplicité qui caractérisent l'art du dix-septième et du dix-huitième siècles français. Il remporta le plus vif succès.

Dans son enseignement à l'Ecole polytechnique de Zurich, Karl Moser se fit l'écho du professeur allemand. On composa alors en quantité des villas et des édifices de tout genre, suivant le modèle des belles maisons de plaisance, des hôtels entre cour et jardin que les gentilshommes et les riches bourgeois de l'ancien Régime avaient bâtis un peu partout.

Derrière des façades aux lignes simples, symétriquement

¹ Architecte : von Senger.

² Architecte : Camoletti.



Zurich.
Bâtiments administratifs à l'Uraniastrasse,
1917-1919.

Architecte G. Gull.

disposées, très bien équilibrées, on chercha à ménager des logements satisfaisants aux besoins modernes. La tâche n'était point facile, elle était même impossible.

La distribution intérieure des maisons du dix-huitième siècle, dont on prétendait s'inspirer, était simple. La plupart des pièces se commandaient. L'entretien d'un nombreux personnel de maison étant alors relativement peu coûteux, on ne songeait guère à simplifier le service par une disposition spéciale des locaux. Ainsi il n'était pas nécessaire de créer des relations plus particulièrement directes entre certaines parties de l'appartement.

Tout autres sont les conditions actuelles, et un bourgeois du vingtième siècle ne saurait se contenter de logements disposés comme ils l'étaient plus d'un siècle auparavant. Aussi les architectes, malgré des prodiges d'ingéniosité, réussirent-ils rarement à adapter tout à fait bien les façades aux plans.

Les baies de formes classiques, toutes semblables, qui percent la façade à intervalles égaux sont parfois à peine suffisantes pour bien éclairer les pièces principales, dans la mesure où on le désire aujourd'hui ; elles sont en revanche beaucoup trop vastes lorsqu'elle donnent la lumière à un étroit cabinet de toilette par exemple.

Enfin le désir de transporter aux aspects intérieurs la symétrie qui règne en maîtresse absolue à l'extérieur de la maison, conduit à de fâcheux subterfuges. On recourut au système des fausses portes comme on use des fausses fenêtres au dehors ; on crée des axes illusoire, des pans coupés et des niches pour établir de fausses égalités.

Le bel et grand ouvrage de la « Maison bourgeoise en Suisse », édité par la Société des ingénieurs et des architectes, était alors en cours de publication. Il fut, à ses débuts, considéré par les architectes comme une précieuse source de documents utilisables dans la pratique. Quelques années plus tard, avant même que les derniers fascicules aient paru, on n'accordait plus à l'œuvre qu'un intérêt archéologique.

C'est que l'architecture avait enfin échappé aux stériles réminiscences du passé, pour entrer résolument dans des voies entièrement nouvelles.

Cependant l'art classique, sur le point d'abandonner son rôle de magister, inspira une dernière fois peut-être quelques

maîtres de grand talent. Karl Moser édifia l'Eglise de Fluntern à Zurich, les frères Pfister la Banque nationale à Zurich, Laverrière le Tribunal fédéral à Lausanne. Ces édifices portent la marque originale et très personnelle de leurs auteurs, mais ils appartiennent encore par leur conception générale au dix-neuvième siècle.

Avec le Musée des Beaux-Arts de Zurich, Karl Moser a rompu plus complètement avec le passé. On considérera peut-être plus tard cet édifice, remarquable dans certaines de ses parties, comme faisant date dans l'histoire de notre architecture, et marquant le départ d'une nouvelle étape.

Mais on ne saurait clore cette période de recherches, de styles composites ou imités du passé, sans mentionner l'énorme effort tenté par les architectes dans le domaine de l'urbanisme.

L'urbanisme.

Dès le début du siècle, les villes élargirent leur enceintes, mais elles ne le firent point assez. Presque partout malheureusement on admit la solution profitable à quelques propriétaires fonciers, qui consiste à accumuler un grand nombre de logements sur un petit espace. On construisit dans les cours et dans les jardins ; on édifia de hautes maisons en files serrées le long des voies publiques, suivant ces lignes fictives tracées par les administrations communales sur le plan des villes : les « alignements ». Ces alignements qui limitent l'emprise des bâtiments pour réserver aux besoins de la circulation les espaces nécessaires, ont d'ailleurs presque toujours été trop étroitement mesurés. Ils assurent mal l'écoulement rapide et continu du flot des véhicules toujours croissant dans nos villes modernes. Ils ne garantissent pas non plus une aération et un ensoleillement normal aux logements.

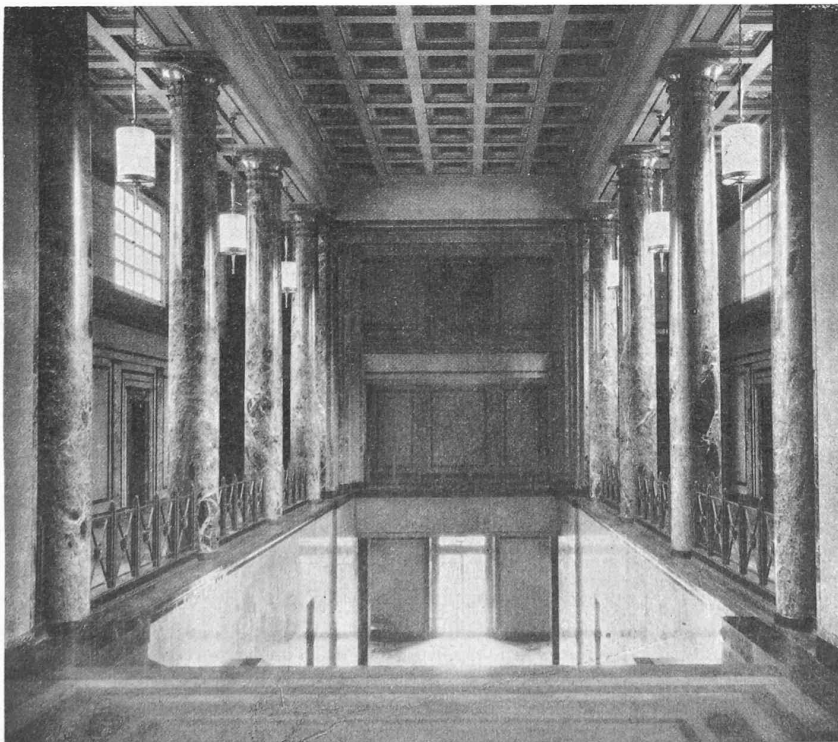
En outre, pour augmenter le rendement des immeubles, on a superposé le plus grand nombre de logements possibles les uns au-dessus des autres. Ce système par empilage n'a pas été suffisamment limité par les gabarits réglementaires.

Ainsi, durant tout le siècle, les villes ont été la proie de spéculateurs en affaires immobilières. Il en est résulté de vastes quartiers bâtis de grandes maisons sans caractère, d'une ornementation vulgaire.

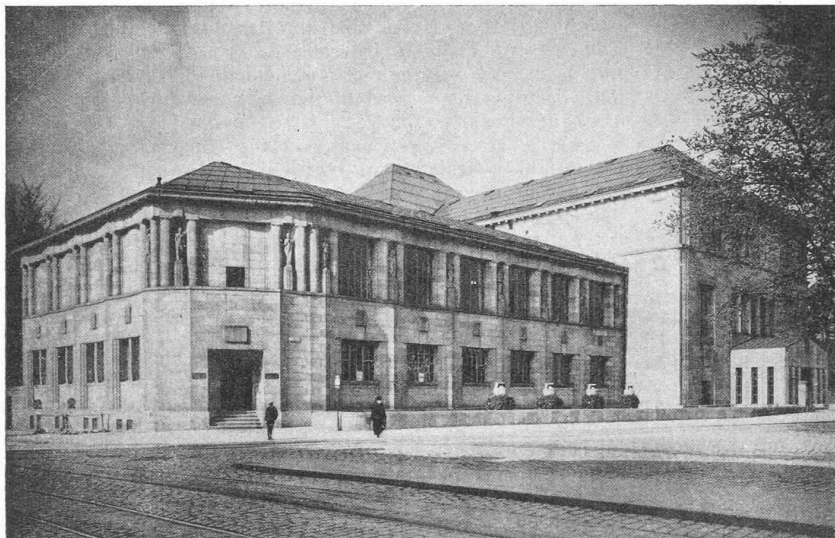
Uniformément bâties, uniformément aménagées à l'usage de la foule anonyme, les habitations urbaines du dix-neuvième siècle n'ont plus ce caractère propre, qui faisait le charme des demeures de jadis ; il a fallu les numéroter pour les distinguer les unes des autres.

Pour obvier à un si fâcheux système qui risquait de faire peu à peu de nos villes le royaume de la laideur, les architectes ont réclamé la mise en vigueur d'un ensemble de lois et de règlements. Ils se heurtèrent à la résistance acharnée de quelques intérêts privés, fortement organisés. Aujourd'hui, la partie n'est point encore absolument gagnée, mais elle est bien près de l'être. Genève, Zurich, Bâle, ont créé des quartiers nouveaux qui sont des modèles du genre.

C'est l'architecte genevois Camille Martin, qui fut l'un des principaux animateurs du mouvement pour un urbanisme sain et rationnel. C'est à lui qu'on doit les lois genevoises sur cet objet, qui sont un modèle, modèle trop peu imité, hélas, par les autres cantons. Car les pouvoirs cantonaux trouvent en général plus aisé de laisser la plus grande indépendance aux communes en matière de construction. Quant au gouvernement fédéral, il est sollicité par la Fédération des architectes et par la Société des ingénieurs et des architectes sur la mise en vigueur de lois fédérales sur les plans de régions, qui seules permettraient d'échapper à l'étroit esprit de clocher des gouvernements de certains cantons.



Lausanne. Tribunal fédéral. Escalier intérieur. 1921-23.
Architectes Laverrière, Prince et Béguin.



Zurich. Musée des Beaux-Arts.
Architectes : Curjel et Moser.

Il reste aux ingénieurs et aux architectes un important travail de propagande à poursuivre dans ce domaine.

Naissance d'une architecture.

Nous avons sommairement passé en revue les grandes étapes de la civilisation contemporaine dès son éclosion, lors de l'effondrement de l'ancien régime jusqu'à la guerre mondiale de 1914.

Cette guerre semble en effet marquer le terme d'une période dans l'histoire de la civilisation européenne. A vrai dire, cette vaine lutte n'a fait que hâter une évolution qui, sans elle, se fût accomplie cependant, mais avec beaucoup moins de heurts et de façon plus graduelle.

Après 1918, les conditions économiques et sociales apparaissent brusquement si différentes de ce qu'elles étaient avant les hostilités, qu'on a vraiment l'impression d'assister, dès ce moment, à la naissance d'un monde nouveau. Aussi peut-on dire que le dix-neuvième siècle s'achève en 1914 et que le vingtième siècle débute en 1918. Et cela est vrai pour l'architecture comme pour les autres branches de l'activité humaine.

Si l'on excepte quelques très rares exemples, œuvres de précurseurs, on constate que jusque vers 1920 les constructions s'apparentent assez étroitement aux bâtisses du siècle précédent.

Pour l'habitation comme pour les autres bâtiments, on continue à s'inspirer d'anciens styles. Certes, villas et bâtiments de toute nature sont pourvus d'installations diverses, à peu près inconnues quelques dizaines d'années auparavant. Mais l'aspect extérieur n'est guère modifié pour cela ; le plan demeure tel à peu près que le dix-neuvième siècle l'a créé pour tous les genres d'édifices. Les façades sont percées de fenêtres aux dimensions immuables depuis fort longtemps, elles sont pourvues des menuiseries de bois habituelles. Les toitures plates sont très rares, on les réserve à l'usage des bâtiments industriels.

Mais les conditions sociales sont si changées, la technique a si profondément évolué, que l'architecture n'est plus à la mesure du temps. On taille encore des appartements sur le patron adopté pour loger des bourgeois du second Empire, comme si nos mœurs ne s'étaient pas modifiées dès lors.

C'est au lendemain de la guerre, lorsque la « crise des logements » obligea à ouvrir des chantiers en grand nombre, qu'apparut brutalement le désaccord entre le mode de bâtir et les besoins du jour. On sentit alors l'impossibilité de reprendre les méthodes et les formules appliquées habituellement.

D'ailleurs des problèmes inconnus jusqu'alors se posèrent ; il fallait pourvoir à de nouveaux besoins. D'autre part, il fallait bâtir vite, bâtir bon marché. Enfin les recherches de laboratoire poursuivies avec acharnement dans tous les pays durant la guerre, augmentèrent encore grandement les possibilités de la technique. On se mit à produire en plus grande quantité et plus rapidement que par le passé, donc à meilleur compte bien souvent, une foule de matériaux d'un emploi restreint jusqu'alors. Seule l'augmentation de la résistance des bétons, par exemple, est significative. Elle permet des travaux d'une hardiesse qu'on n'osait tenter auparavant.

Une fois de plus, c'était l'occasion d'arracher les constructeurs aux procédés traditionnels, en faisant appel à la raison, au « rationnel ».

Le mouvement partit d'Allemagne, dès avant la fin de la guerre. Les frères Taut, Gropius en furent les prophètes les plus en vue. La nouvelle doctrine fut accueillie avec faveur en Suisse, et c'est un architecte neuchâtelois, Le Corbusier, qui, fort bien servi par un incontestable talent de polémiste, l'introduisit dans les pays de langue française.

testable talent de polémiste, l'introduisit dans les pays de langue française.

Mais le caractère outrancier et par trop simpliste de la réforme proposée provoqua de nombreuses réactions. Pourtant l'œuvre de Taut et de ses émules, malgré ses exagérations et ses graves erreurs, ne fut pas inutile. Elle contribua à briser d'anciens cadres désuets dont l'art de bâtir n'arrivait pas à se dégager. Elle rappela aux constructeurs qu'ils ne devaient pas se borner à étudier des formes pour elles-mêmes, mais qu'ils avaient en premier lieu à analyser la société pour laquelle ils bâtissent ; que le devoir essentiel de l'architecte est de résoudre avec une logique parfaite les problèmes posés.

Ainsi, libérée de vaines entraves, disposant de ressources nouvelles, l'architecture voit s'ouvrir aujourd'hui devant elle une carrière immense.

Trop abondamment servie par les incessants progrès de l'industrie, l'architecture du dix-neuvième siècle semble avoir été embarrassée de ses richesses. Elle en use maladroitement, n'ose pas en tirer franchement et largement parti. Mais ces hésitations étaient inévitables ; on ne parvient point du premier coup à bien user d'un instrument nouveau. Ces tâtonnements, ces recherches étaient d'indispensables exercices préliminaires à l'obtention de la maîtrise nécessaire pour créer un grand style.

Cette maîtrise qui permet aux constructeurs de la Grèce antique ou à ceux du moyen âge d'atteindre à la perfection, en approchons-nous ?

On ne saurait en décider, mais peut-être sommes-nous pas très loin de réunir les contingences sociales et techniques favorables à la naissance d'un de ces grands styles qui apparaissent de temps à autre dans l'histoire humaine et qui constituent la gloire la plus durable d'une civilisation.

Société d'électro-chimie, d'électro-métallurgie et des Aciéries électriques d'Ugine.

Nous pensons intéresser les lecteurs du *Bulletin technique* en extrayant, du rapport présenté à l'assemblée générale ordinaire du 23 juin 1939 de cette importante société, quelques passages du discours de son président, M. M. Cheronnet, ayant trait aux forces motrices hydrauliques en Suisse, au développement desquelles cette société a contribué par la création des usines de Vallorbe, de Martigny et de Fully.

Personne mieux que M. Cheronnet ne saurait évoquer l'his-